

magic

REVUE POP MODERNE

THE MARRIED MO
Le retour d'un groupe
THE ZOMBIES
L'épopée d'Odessey & O
CAR SEAT HEADRE
Will Toledo,
grand songwriter
MAI 68
Si loin du rock

COURTNEY BARNETT ET LA VAGUE POP FÉMINISTE

DOSSIER

LAURA VEIRS
ALELA DIANE
EMILY JANE WHITE
NATALIE PRASS
PUNK, RAP
& FÉMINISME



N°209 | MAI-JUIN | 2018
FRANCE 8€ - BEL/LUX 8,6€ - DOMI 8,90€ - ITA/PORT CONT. 8,9€ - CH - 14,4€S - CAN 13,99\$CA

magicrpm.com

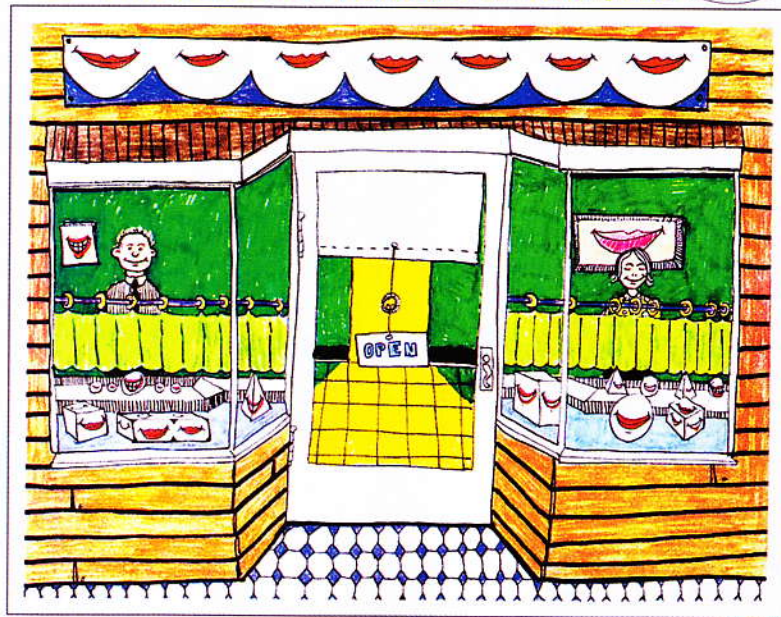
L 16421 - 209 - F: 8,00 € - RD



NEW IMPROVED FULL DIMENSIONAL STEREO

SMILE THE BEACH BOYS

Good Vibrations Good Vibrations Good Vibrations



La pochette originale de Smile en 1967, signée de l'artiste Frank Holmes.

RÉCIT

SMILE, MON DISQUE PRÉFÉRÉ DU

L'album inachevé des Beach Boys, qui devait succéder à *Pet Sounds* en 1967, fascine musiciens, artistes, critiques et mélomanes depuis plus d'un demi-siècle. Notre collaborateur Jean-Marie Pottier a mené l'enquête pour un livre qui sera publié en juin aux éditions Le Mot et le Reste.



LE MOT ET LE RESTE

TEXTE JEAN-MARIE POTTIER

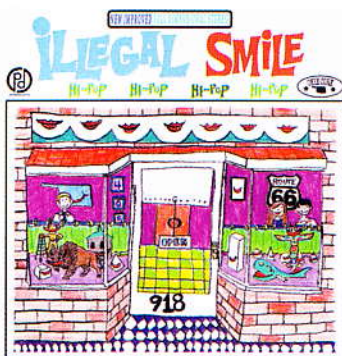
À l'autre bout du fil, Tony Goddess joue quelques notes de clavier et contrefait une grosse voix pour m'expliquer comment ses Papas Fritas ont, un jour, «volé» une mélodie à *Smile*, ce disque ébauché par les Beach Boys en 1966-1967 et jamais sorti alors qu'il aurait pu, après *Pet Sounds*, sacrer ses auteurs plus grand groupe pop du monde. Quand j'ai découvert les Papas Fritas, quelque part au début des années 2000, je n'ai probablement pas lu attentivement les notes de pochette de leur radiieux *Buildings and Grounds*. Et même si je l'avais fait, je n'aurais pas compris, à l'époque, à quoi faisait référence le nom du studio de Gloucester, Massachusetts, où il avait été enregistré: Columnated Ruins, pour «columnated ruins domino», une des phrases les plus énigmatiques de *Surf's Up*, morceau de *Smile* ressuscité par les Beach Boys sur l'album du même titre en 1971, joyau de leur trop sous-estimée période seventies.

Smile a fasciné et inspiré des générations successives de musiciens, de critiques, d'artistes, de mélomanes. J'ai voulu retracer cet envoûtement collectif dans une enquête sur son histoire, *Smile, la symphonie inachevée des Beach Boys*, qui paraîtra le 21 juin aux éditions Le Mot et le Reste. Tony Goddess ne s'est jamais remis de sa découverte du projet sur un *bootleg* déniché dans un magasin de disques, un jour de 1991. Comme ne s'en sont pas remis, dans les années soixante-dix, les adolescents qui ont appris que cette chanson sublime qu'était *Surf's Up* était, à l'origine, destinée à un autre album

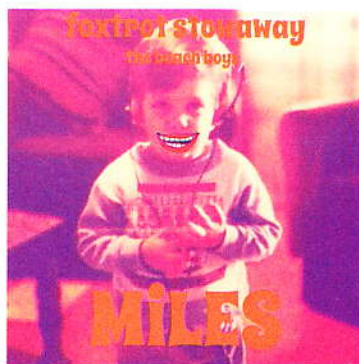
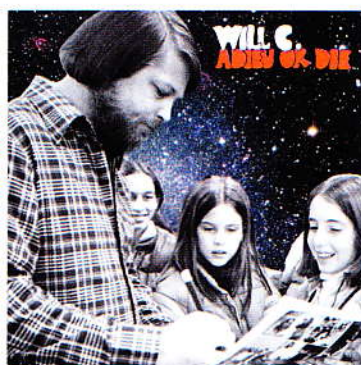
jamais sorti, album dont des journaux alors tout jeunes (*Rolling Stone*) et pour certains aujourd'hui disparus (*New Musical Express*, *Crawdaddy!*) tressaient la légende le temps de longs pèlerinages chez Brian Wilson, ce «candidat au titre de Orson Welles du rock». Je ne m'en suis pas remis moi-même quand, vers 2002 ou 2003, j'en ai découvert l'existence. Comment précisément? Je l'ai oublié mais ce dont je me souviens, c'était que cela se passait à l'époque où je téléchargeais goulûment sur des sites aujourd'hui enterrés, Audiogalaxy ou LimeWire: avec *Smile*, je découvrais que, dans un monde où je croyais naïvement que toute la musique était à portée de clic, il restait de l'introuvable. Et que c'était très bien comme ça.

QUESTIONS SANS RÉPONSES

Vue de ses créateurs, l'histoire de *Smile* est passionnante. Vue de ses auditeurs, elle est encore plus fascinante. Quand on s'interroge sur les causes de la mort de *Smile*, au printemps 1967, on débouche sur une série de points d'interrogation: la faute au processus créatif de Brian Wilson? Aux rêves remontrances de Mike Love? Aux drogues? Au départ du parolier Van Dyke Parks, rencontré dans la propriété où la Manson Family allait commettre un de ses massacres trois ans après? Au *Sgt. Pepper* des Beatles, ce disque encore commémoré en grande pompe cinquante ans plus tard quand il n'est même pas, et de loin, le meilleur de ses auteurs? Quand on se demande, en revanche, pourquoi *Smile* n'est pas



Trois relectures hip-hop contemporaines de *Smile* : *Illegal Time de Hi-Pop* (2011), *Adieu Or Die* de Will C. (2012) et *MILES* de Foxtrot Stowaway (2014)



Repères

- **1961**
Formation des Beach Boys à Hawthorne, Californie. Le groupe réunit les trois frères Wilson (Brian, Dennis et Carl), leur cousin Mike Love et Al Jardine
- **1962**
Premier album, *Surfin' Safari*
- **1966**
Onzième album, *Pet Sounds* (le 16 mai), considéré comme l'un des plus grands disques pop de tous les temps. Premières sessions de *Smile*. Le single *Good Vibrations*, sorti le 10 octobre, est numéro un des charts aux États-Unis et au Royaume-Uni
- **1967**
Annonce de l'annulation de la parution de *Smile* (mai) puis publication de l'album *Smiley Smile* (le 11 septembre), reprenant plusieurs compositions de *Smile*
- **1971**
Sortie de l'album *Surf's Up*, très bien accueilli et dont le morceau titre avait été composé pour *Smile*
- **1983**
Parution d'un pirate de *Smile*, le premier d'une longue série, sur le label Brother Records, homonyme de celui des Beach Boys
- **2004**
Brian Wilson interprète pour la première fois *Smile* lors d'une série de concerts en Europe et aux États-Unis, puis en publie un enregistrement en studio, *Brian Wilson Presents Smile*
- **2011**
Parution du coffret *The Smile Sessions*, regroupant plus de six heures trente d'enregistrements de 1966-1967

QUARANTIÈME SIÈCLE

mort au printemps 1967, on se retrouve face à une série de points de suspension : à chacun d'entre nous de tenter de boucler le récit.

Car si *Smile* est l'histoire des Beach Boys, elle vaut aussi, comme les grands films hollywoodiens, pour sa galerie de personnages secondaires, tous ceux qui ont cherché à renouer le fil que le groupe avait laissé s'effiloche. Il y a les contemporains de Brian Wilson, comme le journaliste Jules Siegel, copain de fac du romancier Thomas Pynchon, qui légua à la postérité un article aussi lyrique que légendaire sur l'enregistrement paru dans l'éphémère mensuel *Cheetah*. Il y a la génération suivante, qui fit de *Smile* une de ses causes, critiques comme musicales, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix alors que le groupe virait à la caricature. C'est par exemple le cas du journaliste David Leaf, auteur d'une des premières biographies des Beach Boys en 1978, qui m'a raconté s'être alors «fixé pour mission de raconter cette histoire d'une façon telle que les gens allaient littéralement hurler qu'il fallait que *Smile* sorte». Ou celui de Sean O'Hagan, fondateur de Microdisney puis des High Llamas, qui se souvient avoir découvert l'album sur des cassettes crachotantes avant d'essayer d'en reproduire les enluminures pop - comme d'autres, Cornelius ou Kevin Shields de My Bloody Valentine en fête, ont tenté d'en retrouver les saveurs expérimentales. C'est aussi le cas de l'écrivain cyberpunk Lewis Shiner, qui créa en 1993, dans un de ses romans, *Fugues*, un héros voyageant dans le temps pour aider Brian Wilson à finir l'enregistrement du

disque... Les vingtenaires ou trentenaires actuels se sont aussi emparés de l'album depuis, en mixant leur propre version ou en hachant menu les chansons pour produire d'étonnantes versions hip-hop intitulées *MILES*, *Illegal Smile* ou *Adieu Or Die*.

PAIX DANS LE MONDE

De nouveaux personnages ne cessent d'apparaître, encore plus inattendus. À l'automne 2016, pendant la campagne présidentielle américaine, j'avais entendu parler d'un article incendiaire, «*The Flight 93 Election*», publié sous pseudonyme par un républicain appelant ses camarades de parti à resserrer les rangs : son auteur, Michael Anton, est aujourd'hui (si aucun tweet de licenciement n'a été publié entre le moment où ces lignes ont été imprimées et celui où vous les lirez) membre du cabinet de Donald Trump en tant que directeur de la communication stratégique du Conseil de sécurité nationale. Et un autre fan prolix de *Smile*, auquel il avait consacré un long éloge nostalgique d'une civilisation perdue... »

Anton réagissait alors à la publication d'un coffret d'enregistrements de l'album, *The Smile Sessions*, en 2011, elle-même survenue sept ans après que Brian Wilson eut recréé l'album avec son propre groupe lors d'une série de concerts puis un disque, *Brian Wilson Presents Smile*. Pour certains, l'album abandonné a pu sembler perdre une partie de son mystère. Un jour, j'ai demandé au musicien Probyn Gregory ce qui avait

changé dans son rapport à *Smile* en trente ans - trois décennies qui l'ont vu se faire des amis pour la vie grâce à ce disque, participer à un fanzine voué à son culte et pour finir en jouer les morceaux sur scène aux côtés de Brian Wilson. «*Ce qui a changé en trente ans, c'est que je me suis un peu habitué à Smile*, m'a-t-il répondu. *Quand je l'écoute, je ne suis plus la même personne que celle qui a fondu en larmes en entendant des fragments pour la première fois. J'ai maintenant soixante ans, et Smile a fait partie de mon apprentissage.*» Tony Goddess, lui, paraissait plus convaincu que jamais de ses pouvoirs ensorcelants, au point de me lâcher dans un rire : «*Si Smile était sorti, nous aurions la paix mondiale, j'en suis convaincu!*»

C'est maintenant au tour d'autres personnes d'une vingtaine d'années comme les frangins D'Addario des Lemon Twigs, la quarantaine à eux deux, de faire cet apprentissage et de transmettre ce sortilège. Quand je me suis plongé dans les innombrables remix de *Smile* réalisés par des fans ces dernières années, j'ai découvert qu'un d'entre eux avait accouplé les versions de 1967 à celles réenregistrées par Brian Wilson en 2004, additionnant les deux chiffres pour produire une version baptisée *The 3971 Edit*. Il a raison : *Smile* est déjà mon disque préféré du quarantième siècle.